

Brigitte Giraud

Vivre vite

VesalBookshop.com

Flammarion

Brigitte Giraud

Vivre vite

Flammarion

Livres cités dans cet ouvrage :

Psychotic Reactions & autres carburateurs flingués, Lester Bangs, Tristram, 2006 ; Souple, 2013.

La folie maternelle : un paradoxe ? de Dominique Guyomard in *La folie maternelle ordinaire*, sous la direction de Jacques André et Sylvie Dreyfus-Asséo, PUF, 2006.

Sarinagara, Philippe Forest, Gallimard, 2004 ; Folio, 2006.

L'autrice a bénéficié d'une aide du Centre national du livre pour l'écriture de ce texte.

© Flammarion, 2022.

ISBN Numérique : 9782080208743

ISBN Web : 9782080208767

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 9782080207340

Ouvrage composé et converti par [Pixellence](#) (59100 Roubaix)

Présentation de l'éditeur

« J'ai été aimantée par cette double mission impossible. Acheter la maison et retrouver les armes cachées. C'était inespéré et je n'ai pas flairé l'engrenage qui allait faire basculer notre existence.

Parce que la maison est au cœur de ce qui a provoqué l'accident. »

En un récit tendu qui agit comme un véritable compte à rebours, Brigitte Giraud tente de comprendre ce qui a conduit à l'accident de moto qui a coûté la vie à son mari le 22 juin 1999. Vingt ans après, elle fait pour ainsi dire le tour du propriétaire et sonde une dernière fois les questions restées sans réponse. Hasard, destin, coïncidences ? Elle revient sur ces journées qui s'étaient emballées en une suite de dérèglements imprévisibles jusqu'à produire l'inéluctable. À ce point électrisé par la perspective du déménagement, à ce point pressé de commencer les travaux de rénovation, le couple en avait oublié que vivre était dangereux.

Brigitte Giraud mène l'enquête et met en scène la vie de Claude, et la leur, miraculeusement ranimées.

Brigitte Giraud est l'auteur de dix romans, parmi lesquels *À présent* (Stock, mention spéciale du prix Wepler 2001), *L'amour est très surestimé* (Stock, bourse Goncourt de la nouvelle 2007), *Une année étrangère* (Stock, prix Jean-Giono 2009), *Un loup pour l'homme et Jour de courage* (Flammarion, 2017 et 2019).

De la même autrice

La Chambre des parents, Fayard, 1997 ; Le Livre de poche, 2009.

Nico, Stock, 1999 ; Le Livre de poche, 2001.

À Présent, Stock, 2001 ; Le Livre de poche, 2003.

Marée noire, Stock, 2004 ; Le Livre de poche, 2005.

J'apprends, Stock, 2005 ; Le Livre de poche, 2007.

L'amour est très surestimé (recueil de nouvelles), Stock, 2007 (Goncourt de la nouvelle) ; J'ai lu, 2008.

Une année étrangère, Stock, 2009 (prix Jean Giono) ; J'ai lu, 2011.

Avec les garçons, suivi de *Le Garçon* (recueil de nouvelles) ; J'ai lu, 2010.

Pas d'inquiétude, Stock, 2011 ; J'ai lu, 2013.

Avoir un corps, Stock, 2013 ; J'ai lu, 2015.

Nous serons des héros, Stock, 2015 ; J'ai lu, 2016.

Un loup pour l'homme, Flammarion, 2017 ; J'ai lu, 2018.

Jour de courage, Flammarion, 2019 ; J'ai lu, 2021.

Vivre vite

VesalBookshop.com

Table

1. Si je n'avais pas voulu vendre l'appartement	23
2. Si mon grand-père ne s'était pas suicidé.....	29
3. Si je n'avais pas visité cette maison.....	35
4. Si nous n'avions pas demandé les clés à l'avance.....	48
5. Si je n'avais pas téléphoné à ma mère.....	52
6. Si mon frère n'avait pas pris, soudain, une semaine de vacances.....	56
7. Si j'avais accepté que notre fils parte en vacances avec mon frère.....	58
8. Si mon frère n'avait pas eu un problème de garage.....	61
9. Si je n'avais pas changé la date de mon déplacement chez mon éditeur à Paris.....	63
10. Si j'avais téléphoné à Claude le 21 juin au soir comme j'aurais dû le faire, au lieu d'écouter Hélène me raconter sa nouvelle histoire d'amour	68
11. Si j'avais eu un téléphone portable.....	73
12. Si l'heure des mamans n'avait pas été aussi l'heure des papas	78
13. Si mon frère n'avait pas garé sa moto dans le garage de la nouvelle maison	82

14. Pourquoi Tadao Baba, l'ingénieur japonais qui a révolutionné l'histoire de la firme Honda, entre-t-il par effraction dans mon existence	85
15. Pourquoi la Honda 900 CBR Fireblade, fleuron de l'industrie japonaise, sur laquelle roulait Claude ce 22 juin 1999, était-elle réservée à l'exportation vers l'Europe et interdite au Japon	90
16. Si je n'avais pas rendu service à mon frère	98
17. Si Claude n'avait pas pris la moto de mon frère	102
18. Si Stephen King était mort le samedi 19 juin 1999	111
19. Si ce mardi matin avait été pluvieux.....	117
20. Si Claude avait écouté <i>Don't Panic</i> de Coldplay, et non pas <i>Dirge</i> de Death in Vegas, avant de quitter le bureau	124
21. Si Claude n'avait pas oublié ses 300 francs dans le distributeur de la Société générale	134
22. Si le feu n'était pas passé au rouge.....	138
23. Si Denis R. n'avait pas décidé de rapporter la 2CV à son père	157

VesalBookshop.com

À Théo

VesalBookshop.com

Écrire, c'est être mené à ce lieu qu'on voudrait
éviter.

Patrick Autréaux

VesalBookshop.com

Après avoir résisté pendant de longs mois, après avoir ignoré jour après jour les assauts des promoteurs qui me pressaient de leur céder les lieux, j'ai fini par rendre les armes.

Aujourd'hui j'ai signé la vente de la maison.

Quand je dis la maison, je veux dire la maison que j'ai achetée avec Claude il y a vingt ans, et dans laquelle il n'a jamais vécu.

À cause de l'accident. À cause de ce jour de juin où il a accéléré sur une moto qui n'était pas la sienne sur un boulevard de la ville. Inspiré par Lou Reed, peut-être, qui avait écrit : *Vivre vite, mourir jeune*, des choses comme ça, dans le livre que Claude lisait alors, que j'ai retrouvé posé sur le parquet au pied du lit. Et que j'ai commencé à feuilleter la nuit qui a suivi. *Jouer au méchant. Tout saloper.*

J'ai vendu mon âme, et peut-être la sienne.

Le promoteur a déjà acheté plusieurs parcelles dont celle du voisin sur laquelle il projette de construire un immeuble qui viendra dominer le jardin, qui viendra plonger sur mon intimité du haut de ses quatre étages, et aussi masquer le soleil. C'en est fini du silence et de la lumière. La nature qui m'entoure se changera en béton et le paysage disparaîtra. De l'autre côté, il est prévu que le chemin devienne une route, qui empiétera chez moi, pour favoriser l'accès au quartier à vocation désormais résidentielle. Le chant des oiseaux sera

recouvert par des bruits de moteurs. Des bulldozers viendront raser ce qui était encore vivant.

Quand nous avons acheté, Claude et moi, cette année 1999 où les francs se convertissaient en euros et où le moindre calcul nous obligeait à une règle de trois infantilisante, le plan d'occupation des sols (ou POS) indiquait que nous étions en *zone verte*, autrement dit, que le secteur n'était pas constructible. Le propriétaire de la maison voisine nous informait qu'il était interdit de couper un arbre, sous peine de devoir le remplacer. Chaque once de nature était sacrée. C'est pour cela que ce lieu nous avait séduits, on pourrait y vivre caché, à la lisière de la ville. Il y avait un cerisier devant les fenêtres, un érable qu'une tempête a déraciné l'année où je suis retournée en Algérie, et un cèdre de l'Atlas, dont j'ai appris récemment que la résine était utilisée pour embaumer les momies.

D'autres arbres ont été plantés, par moi, ou ont poussé seuls, comme le figuier qui s'est invité contre le mur du fond, chacun raconte une histoire. Mais Claude n'a rien vu de cela. Il a juste eu le temps de visiter en poussant des sifflements d'enthousiasme, de constater l'ampleur des travaux à envisager, et de repérer l'endroit où il pourrait garer sa moto. Il a eu le temps de mesurer les surfaces, de se projeter dans l'espace en dessinant quelques gestes dans les airs, de signer chez le notaire, d'ironiser dans le bureau du Crédit mutuel au moment de répartir le pourcentage de l'assurance du prêt

sur nos deux têtes. Les lieux avaient un fort potentiel, comme on dit dans le jargon immobilier. Cette affaire de rénovation nous électrisait. On pourrait écouter la musique fort sans gêner ce voisin qui comptait les arbres et dont le vaste terrain s'étendait derrière une haie naturelle. On pourrait poser nos valises pour une vie entière et faire des plans sur la comète, à gogo.

J'ai emménagé seule avec notre fils, au cœur d'un enchaînement chronologique assez brutal. Signature de l'acte de vente. Accident. Déménagement. Obsèques.

L'accélération la plus folle de mon existence. L'impression d'un tour de grand huit, cheveux au vent, avec la nacelle qui se détache.

J'écris depuis ce décor lointain où j'ai atterri, et d'où je perçois le monde comme un film un peu flou qui a longtemps été tourné sans moi.

La maison était devenue le témoin de ma vie sans Claude. Une carcasse qu'il m'avait fallu apprendre à habiter. Et dans laquelle j'avais abattu des cloisons avec de grands coups de masse à la hauteur de ma colère. C'était une maison un peu bancale, avec son terrain à défricher que nous avions espéré transformer en jardin. Au lieu de rénover, j'avais eu l'impression de défoncer, de saccager, de déclarer la guerre à ce qui me résistait, le plâtre, la pierre, le bois, des matières que je pouvais martyriser sans que personne me jette en

prison. C'était ma vengeance minuscule face au destin, mettre des coups de pied dans la tôle d'une porte battante, des coups de cisaille dans une toile de jute crasseuse, casser des vitres en poussant des cris.

Tout en tentant de préserver un cocon au cœur du chaos, pour que notre fils y dorme à l'abri. Un petit terrier aux couleurs vives, avec des couettes et des oreillers de plume, des dessins accrochés malgré tout au-dessus du lit, et de la moquette épaisse, un rempart contre la peur et les fantômes de la nuit.

Au fil des ans, j'ai fini par apprivoiser cette maison que j'avais prise en grippe. Après avoir habité les lieux en somnambule, après avoir confondu le matin et le soir, j'ai cessé de me cogner aux murs et j'ai commencé à les repeindre. J'ai arrêté de massacrer les cloisons et les faux plafonds, de considérer chaque mètre carré comme une puissance ennemie. J'ai calmé ma furie et j'ai accepté d'enfiler le costume d'une personne fréquentable. Il me fallait revenir au marché des vivants. Celui qui disait que j'étais veuve, je le passais au lance-flammes. Sidérée de chagrin oui, veuve non.

Mais il me fallait encore venir à bout des mauvaises herbes qui envahissaient le jardin. Pendant des mois, j'ai arraché tout ce qui me passait sous la main, en des gestes répétitifs et inquiétants, j'ai appris le nom du chiendent officinal, de

l'ortie brûlante ou du pourpier, que j'ai fait flamber dans des brasiers clandestins à la nuit tombée (on n'avait pas le droit de faire du feu à cause des particules fines). J'ai éradiqué les plantes invasives comme l'ambrosie et le lierre qui rampait dans l'ombre et, à force de traquer les indésirables, j'ai éclairci la parcelle de terrain en même temps que je chassais les ombres sous mon crâne.

Petit à petit, je me suis mise à habiter *bourgeoisement* les lieux, comme l'enjoignait l'une des clauses du contrat d'assurance que j'avais souscrit pour nous protéger en cas d'incendie, de dégâts des eaux ou de cambriolage (un malheur n'en a jamais empêché un autre, selon la fameuse loi de Murphy qui ne m'avait pas échappé). Je devenais moins enragée et je parvenais à dessiner les plans des deux niveaux, tels que nous les avions imaginés, Claude et moi. Je savais exactement ce qu'il aurait aimé, les matériaux auxquels il avait songé, je consultais les pages que nous avions cornées dans le catalogue Lapeyre. J'avais fini par retrouver mes esprits puis par rencontrer les artisans qui viendraient couler une dalle, changer une poutre ou carreler un sol abîmé. Qui viendraient refaire la salle de bains ou installer le chauffage central. Peut-être qu'un jour j'aurais à nouveau envie de prendre un bain.

Il m'est arrivé d'éprouver du plaisir en choisissant une couleur, en harmonisant une peinture avec le bois d'une